

Claire Auzias

## *Lumpen,* concept ou mot-valise ?

### **La Canaille** <sup>1</sup>

Dans la vieille cité française  
Existe une race de fer,  
Dont l'âme comme une fournaise  
A de son feu bronzé la chair.  
Tous ses fils naissent sur la paille,  
Pour palais, ils n'ont qu'un taudis.  
C'est la canaille !  
Eh bien ! J'en suis !

Ce n'est pas le pilier du bagne ;  
C'est l'honnête homme dont la main  
Par la plume ou le marteau gagne,  
En suant, son morceau de pain.  
C'est le père, enfin, qui travaille  
Les jours et quelquefois les nuits.  
C'est la canaille !  
Eh bien ! J'en suis !

C'est l'artiste, c'est le bohème  
Qui, sans souper, rime rêveur  
Un sonnet à celle qu'il aime,  
Trompant l'estomac par le cœur.  
C'est à crédit qu'il fait ripaille,  
Qu'il loge et qu'il a des habits.  
C'est la canaille !  
Eh bien ! j'en suis !

C'est l'homme à la face terreuse,  
Au corps maigre, à l'œil de hibou,  
Au bras de fer à main nerveuse  
Qui sortant d'on ne sait pas où,  
Toujours avec esprit vous raille,  
Se riant de votre mépris.

---

<sup>1</sup> Paroles : Alexis Bouvier, musique : Joseph Darder, éditeur : Vieillot. Cette chanson de 1865 a été rendue célèbre par la Commune de Paris en 1871. Cf. wikisource.

C'est la canaille !  
Eh bien ! J'en suis !

C'est l'enfant que la destinée  
Force à rejeter ses haillons,  
Quand sonne sa vingtième année,  
Pour entrer dans nos bataillons.  
Chair à canon de la bataille,  
Toujours il succombe sans cris...  
C'est la canaille !  
Eh bien ! j'en suis !

Ils fredonnaient *la Marseillaise*,  
Nos pères, les vieux vagabonds,  
Attaquant en quatre-vingt-treize  
Les bastilles dont les canons  
Défendaient la vieille muraille !  
Que de trembleurs ont dit depuis :  
« C'est la canaille ! »  
Eh bien ! j'en suis !

Les uns travaillent par la plume,  
Le front dégarni de cheveux.  
Les autres martèlent l'enclume,  
Et se soûlent pour être heureux ;  
Car la misère, en sa tenaille,  
Fait saigner leurs flancs amaigris...  
C'est la canaille !  
Eh bien ! j'en suis !

Enfin, c'est une armée immense,  
Vêtue en haillons, en sabots.  
Mais qu'aujourd'hui la vieille France  
Les appelle sous ses drapeaux,  
On les verra dans la mitraille,  
Ils feront dire aux ennemis :  
C'est la canaille !  
Eh bien ! j'en suis !

Lorsqu'Alexis Bouvier compose sa chanson *Canaille*, en 1865, il n'avait sans doute pas lu Marx ni Engels. Contrairement à la perception hâtive du désaccord théorique entre Marx-Engels et Bakounine sur la question du *Lumpenproletariat*, rien n'est absolument tranché. Du moins en ce qui concerne Bakounine.

Plusieurs auteurs autorisés ont étudié le concept de *Lumpen* chez Marx. C'est à eux que je me réfère, n'étant en aucune façon compétente ès qualité sur ce point <sup>2</sup>. Trois exé-

---

<sup>2</sup> Cette présentation a bénéficié toutefois du soutien amical d'un marxologue éminent, Yves Duroux, que je remercie ici chaleureusement.

gètes au moins se sont penchés sur la question : Hal Draper, un marxiste californien est le précurseur en la matière, et, longtemps après lui, Jean-Claude Bourdin, et Raymond Huard <sup>3</sup>.

En substance, ces auteurs ont repéré chez Marx et Engels une distinction entre prolétariat – salarié stable, qualifié et conscient, promesse de révolution – et une autre population misérable, mais trop misérable pour fonder un espoir révolutionnaire et, au contraire, distinguée par sa versatilité et vénalité au service de la contre-révolution. L'analyse de Marx et d'Engels repose sur une observation historique des événements révolutionnaires du XIXe siècle en Europe. Ils décèlent une contradiction d'intérêts entre deux fractions de population exploitée, le prolétariat en lutte et une masse informe de gens nécessiteux surtout définie moralement, qui s'embauche en faveur des possédants contre les premiers en cas de besoin. D'où une coupure entre deux composantes de la pauvreté : une pauvreté noble, le prolétariat, et une pauvreté ignoble, le Lumpenprolétariat. L'analyse de Marx provient de sa conclusion devant la défaite de la révolution européenne de 1848.

Le terme serait dû à Engels qui l'aurait le premier mis en service : prolétariat en haillons. Ce prolétariat en haillons n'est jamais précisément défini, sauf moralement. Il proviendrait d'un résidu pré-industriel, rural et, en ce cas, émargerait plutôt à ceux que l'historien Bronislaw Geremek a analysés comme gueux sous l'ancien régime <sup>4</sup>. Horde de vagabonds s'enrôlant occasionnellement pour n'importe quelle tâche, de préférence non qualifiée. Le *Lumpen* selon Marx et Engels pourrait provenir de ce reliquat pré-industriel. Il est un rebut des pauvres. « Le *Lumpen*, cette lie d'individus dévoyés de toutes les classes <sup>5</sup>. » Car, hormis la désignation du *Lumpen* comme une masse à la merci des stratégies contre-révolutionnaires observées à Naples, en France, en Allemagne et ailleurs en Europe, hormis cette analyse historique-là, fondée sur un examen des faits, toutes les autres qualités du *Lumpen* retenues par Marx et Engels sont morales, ou plutôt immorales. Ce sont des gens sans foi ni loi. Un extraordinaire mépris de classe qualifie cette population sans appel sous la plume de ces deux auteurs et, ultérieurement, de leurs thuriféraires. Ce que Bourdin appelle « faire suer la métaphore ». Entre l'examen historique concret de l'armée des pauvres, qui a servi à mater les insurrections, et le rejet des marges, il y a chez Marx et Engels – selon du moins leurs interprètes précités –, une position de classe qui stigmatisa sans appel jusqu'à nos jours cette partie des miséreux incontrôlables, aventuriers, mercenaires, opportunistes. La liste est longue. Ce sont les sans-travail fixe, les gens réduits à des occupations de fortune, les colporteurs, les ra-

---

3 Hal Draper, « The concept of Lumpenproletariat in Marx and Engels », *Économies et sociétés*, vol. 6, n° 12, déc. 1972, sous la direction de Maximilien Rubel, p. 285-312. Cet auteur est le pionnier de l'étude du *Lumpen* chez Marx. Les auteurs postérieurs lui ont emprunté l'essentiel de son travail : Jean-Claude Bourdin, « Marx et le lumpenprolétariat », revue *Actuels Marx*, PUF, n° 54, p. 39-55 ; Raymond Huard, « Marx et Engels devant la marginalité : la découverte du Lumpenprolétariat », revue *Romantisme*, 1988, vol. 18, n° 59, p. 5-17.

4 Bronislaw Geremek, *les Fils de Caïn, pauvres et vagabonds dans la littérature européenne (XV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Flammarion, 1997.

5 Cité par Bourdin, p. 39 à partir de la préface de 1874 à *la Guerre des paysans en Allemagne*, de Friedrich Engels.

masseurs de crottin, les « jobblers » (travailleurs occasionnels), notamment les misérables Irlandais, les déclassés issus de la paysannerie, les mendiants, vagabonds et délinquants, etc. D'après Huard, Engels serait probablement le créateur du mot en 1846. Dès 1848, il se glisse dans le lexique usuel de Marx et y demeure jusqu'à la fin de son œuvre. Ce sont encore « des criminels de toute espèce vivant des déchets de la société », jeunes donc influençables, marginaux. Engels n'est pas plus prudent dans son jugement de valeur : « Cette racaille que l'on trouve même au degré le plus bas du développement des villes. » Le concept fluctue chez ces deux auteurs au fil du temps. D'issu de la gueuserie d'ancien régime, agricole, le *Lumpen* devient parfois un sous-prolétariat, mais pas toujours ; les deux catégories peuvent se distinguer chez ces auteurs. Puis, au-delà de 1850, le *Lumpen* « s'étend génériquement pour désigner les déclassés provenant des diverses classes et pas seulement du prolétariat <sup>6</sup> ». Pour une illustration impartiale de la pensée de Marx, voici un texte qui cerne les contours de ce recrutement vil, parce que vénal au service de la contre-révolution. C'est un texte qui tente de dresser les conséquences de la défaite de la révolution de 1848 : *le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*. Parmi les fossoyeurs de cette révolution, Marx repère la formation de ce qui deviendra, un siècle plus tard, les milices fascistes. Son lumpenprolétariat, dans ce cas de figure, est clairement voué à l'offensive contre-révolutionnaire, il n'a pas d'autre délimitation :

La Société du 10 décembre. Cette société avait été fondée en 1849. Sous le prétexte de fonder une société de bienfaisance, on avait organisé le sous-prolétariat parisien en sections secrètes, mis à la tête de chacune d'entre elles des agents bonapartistes, la société elle-même étant dirigée par un général bonapartiste. À côté de « roués » ruinés, aux moyens d'existence douteux, et d'origine également douteuse, d'aventuriers et de déchets corrompus de la bourgeoisie, on y trouvait des vagabonds, des soldats licenciés, des forçats sortis du bagne, des galériens en rupture de ban, des filous, des charlatans, des *lazzaroni*, des pickpockets, des escamoteurs, des joueurs, des souteneurs, des tenanciers de maisons publiques, des portefaix, des écrivassiers, des joueurs d'orgues, des chiffonniers, des rémouleurs, des rétameurs, des mendiants, bref, toute cette masse confuse, décomposée, flottante que les Français appellent « la bohème ». C'est avec ces éléments qui lui étaient si proches que Bonaparte constitua le corps de la Société du 10 décembre (...) Ce Bonaparte qui s'institue le chef du sous-prolétariat, qui retrouve là, seulement sous une forme multipliée, les intérêts qu'il poursuit lui-même personnellement, qui, dans ce rebut, ce déchet, cette écume de toutes les classes de la société, reconnaît la seule classe sur laquelle il puisse s'appuyer sans réserve <sup>7</sup>.

Toutes choses restant fluctuantes, car en 1873, selon Marx, « le prolétariat a aussi ses déclassés, ils forment le Lumpenprolétariat ». La constante la plus soutenue de ces deux auteurs est l'excommunication, l'exclusion sans appel de cette catégorie de population démunie, hors du salut révolutionnaire. « Le Lumpenprolétariat, écrit Engels en 1870, cette lie d'individus corrompus de toutes les classes [...] Cette racaille est absolu-

---

6 Raymond Huard, « Marx et Engels devant la marginalité : la découverte du Lumpenprolétariat », revue *Romantisme*, *op. cit.*

7 Karl Marx, *le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, Paris, Éditions sociales, 1969 (1re éd. 1852), p. 76.

ment vénale et impudente <sup>8</sup>. » En résumé, le *Lumpen* n'a pas de statut économique clair, donc pas de conscience possible de son malheur, donc pas de science pour lutter contre ledit malheur. Le *Lumpen*, pour ces auteurs, se définit par sa turpitude <sup>9</sup>.

C'est dans la littérature du XXe siècle qu'un brillant auteur illustra cette thèse : Bertold Brecht, qui utilisa la notion marxiste de *Lumpen* à son avantage avec, par exemple, une célèbre mise en scène du *Lumpen*, dans *le Roman de quat'sous*. Roman postérieur à l'opéra du même nom que Brecht avait écrit en Allemagne, *le Roman de quat'sous* en reprend les thèmes et la trame. En plusieurs reprises, Brecht a recours au *Lumpen*. D'abord sous la forme de mendiants appointés, pourrait-on dire, à leur négociant en faux, à qui l'on répartit à l'un une jambe de bois, à l'autre un moignon, des instruments de musique cassés et autres outils du travail de la mendicité, sous contrôle d'un proxénète, en somme, spécialisé dans l'exploitation de la mendicité. Ces mendiants professionnels peuvent aussi servir à fabriquer une manifestation, avec pancartes à la solde des intérêts de leur truand de patron, ou pour détourner l'attention de questions un peu délicates dans les affaires. Le livre date des années trente, et il y a du Al Capone dans *le Roman de quat'sous*. C'est encore à la fin de l'intrigue que l'on voit le *Lumpen* de Marx et Engels en chair et en os sous la plume de Brecht : gens sans foi ni loi, sauf d'obéir à leur protecteur. Dans « la bataille des docks de West India », l'armateur véreux d'un paquebot hors d'état et qui s'effondre à peine mis à l'eau, engloutissant toute sa population à bord, ledit armateur donc s'apprête à fomenter des manifestations séditeuses de rue pour se couvrir :

Les comptes rendus sur la grève des docks, auxquels les journaux consacraient une large place, devaient par ailleurs lui ouvrir les yeux sur les difficultés de son père. Elle lui fit dire, par l'intermédiaire de sa mère que s'il avait besoin de renforts pour protéger les travailleurs volontaires, son mari se ferait une joie de lui fournir ses hommes [...] O'Hara envoya quelques douzaines de ses hommes aux docks. Ces derniers se mirent aussitôt à organiser un plan pour combattre la grève. Ils s'en prirent aux grévistes de telle sorte que les policiers eux-mêmes s'en effrayèrent. Ils firent preuve d'un véritable « sens de l'ordre », brisant tous les os qu'ils pouvaient rencontrer sur leur chemin et frappant tout visage qui avait l'air affamé. L'ingénieur du chantier dit à Peachum, en parlant d'eux, que ces rudes gaillards avaient tout de même un bon fond. En somme il suffisait de les vouer à la bonne cause.

Les briseurs de grève reprirent courage. Puis les gens d'O'Hara incitèrent une poignée de voyous à piller quelques magasins d'alimentation dans les environs des docks. Il y eut bientôt une véritable bataille rangée qui devait figurer dans les annales de la SEBT sous le nom de « la bataille des docks de West India » et qui décida de la défaite des docks <sup>10</sup>.

À ce débat, il faut apporter un paragraphe complémentaire. Un auteur chrétien a voulu transformer le *Lumpen* de Marx en un quart-monde passible de compassion salvatrice. Dans « Marx au crible de Wresinski », Tobias Teuscher tente ce pari de

---

8 Toutes les citations proviennent des études ci-dessus indiquées.

9 Karl Marx, *le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, op. cit., p. 76.

10 Bertold Brecht, *le Roman de quat'sous*, Paris, Éd. Correa Buchet Chastel, 1952, p. 333 sq.

reconceptualiser le *Lumpen* du XIXe siècle en quart-monde du XXe siècle. Propos intéressant en ce qu'il déplace le projecteur de la condition économique première opérée par Marx, vers la définition des droits de l'homme. En d'autres termes c'est un retour vers l'idéalisme, via Feuerbach. Mais ce détour ou retour permet à Wresinski une réintégration dans un devenir historique de cette population laissée pour compte. Pour ce faire, l'auteur fait appel à Georges Bataille. Si Marx n'a pas perçu dans sa catégorie de *Lumpen* la moindre homogénéité économique qui permette de le définir comme classe, qu'à cela ne tienne : Georges Bataille répare ce manque par une pensée spécifique de l'homogénéité qui se construit, et n'est pas un donné brut <sup>11</sup>, le devenir est une élaboration, une pratique. Dans cette contribution, les déshérités ne sont pas assignés à une posture figée, mais redeviennent comme tout le monde sujets de leur propre histoire et, donc, de leurs choix. Ce postulat théorique a trouvé toute sa confirmation dans notre analyse des trimards de Mai 68 : l'action commune engendre une homogénéité, une identité collective, éventuellement éphémère, comme l'événement lui-même.

On a souvent opposé Bakounine à Marx et Engels sur ce chapitre. À juste titre, mais pas tout à fait. Car, pour Bakounine aussi, il existe un sous-prolétariat perdu pour la cause, corruptible par n'importe quel baron. Mais la bagarre politique avec Marx semble avoir poussé Bakounine du côté d'une défense plus ardente de ces gens sans-rien. C'est Jean-Christophe Angaut, philosophe de métier et spécialiste de Bakounine qui nous éclaire à ce sujet. On lui doit un examen préalable de Stirner. Car, en réalité c'est bien Stirner qui serait l'inventeur de la catégorie de *Lumpeti*, à qui Engels et Marx l'auraient empruntée.

---

11 Georges Bataille, « Structure psychologique du fascisme », 1933, in *la Critique sociale* (réédité par *Hermès*, n° 5-6, 1989, p. 137-159), cité par Tobias Teuscher, « Lumpenproletariat, Marx au crible de Wresinski », revue *Quart Monde*, n° 200, 2006.

***Lump, Lumpe, Lumpen, lumpig et Lumperei***  
**dans *l'Unique* et sa propriété de Max Stirner**  
**(publié en 1844)**

par Jean-Christophe Angaut <sup>12</sup>

Ces termes apparaissent essentiellement à deux endroits de l'ouvrage : dans le chapitre dirigé contre le libéralisme social et le libéralisme humain, puis dans un passage qui affirme la position de l'Unique contre le communisme (cela correspond probablement aux deux phases de rédaction de l'ouvrage). Je reprends la traduction de Sauge et Gallissaires, même si, au moins pour ces termes, elle me semble peu convaincante. *Lump* et *Lumpen* sont systématiquement traduits par gueux, et *Lumperei* par gueuserie. Or *Lump* signifie en gros crapule, vermine, fripouille, malpropre.

Globalement, je trouve qu'il y a une grande cohérence dans le vocabulaire dont Stirner fait usage. Ce lexique est clairement insultant, mais on remarquera que, pour parvenir à l'Unique, il faut prolonger le mouvement de dépouillement qui est caractéristique de la *Lumperei*, se dépouiller y compris de son humanité jusqu'à devenir l'Unique nu, etc. D'où l'éloge de la particularité. Dans ce contexte, le *Lump* apparaît comme une sorte d'étape menant à l'Unique. L'autre aspect, c'est que ce *Lump* décrit la condition de l'individu dans le communisme (ou aussi bien dans le libéralisme social et le libéralisme humaniste) : égalisé dans sa propriété, cet individu est rabaisé à rien face à la société qui est tout, et ce rien, c'est la simple humanité.

Dans le détail :

– Dans le chapitre sur le libéralisme social (trad. Sauge et Gallissaires, l'Âge d'homme, p. 175), il accuse les tenants des idées sociales de vouloir « rendre l'existence d'égoïstes impossible, transformer tous les hommes en “gueux” », puis leur donnant la parole, il leur fait dire :

Abolissons donc la *propriété personnelle* : que personne ne possède plus rien, que chacun soit un gueux ; que la propriété soit *impersonnelle* et appartienne à *la société*. Devant le *souverain* suprême, seul *digne de commander*, Nous étions tous devenus égaux, des personnes égales, c'est-à-dire des zéros. Devant le *propriétaire* suprême, Nous devenons tous *des gueux égaux*. Pour le moment, tel est encore, de l'avis de l'Autre, un « gueux », un « pauvre diable » [*Habenichts* : littéralement un qui n'a rien], mais bientôt ces avis cesseront d'être de saison. Nous serons tous ensemble des gueux et, masse globale de la société communiste, Nous pourrons nous nommer un « ramassis de gueux » [*Lumpengesindel*]. Lorsque le prolétaire aura véritablement fondé la « société » qu'il a en vue, où tout écart entre riches et pauvres aura été supprimé, il sera gueux car, loin d'être embarrassé de cet état, il pourra tout aussi bien en faire un titre d'honneur, comme la Révolution l'a fait du mot « bourgeois » [*Bürger* : signifie aussi citoyen en allemand]. Le gueux n'est-il pas son idéal et ne devons-nous pas tous devenir gueux ? (p. 176-177)

---

12 Cette étude inédite de l'usage de *Lumpen* chez Stirner et chez Bakounine a été réalisée à notre demande (Claire Auzias).

– Dans le chapitre sur le libéralisme humain (p. 185-186), on trouve un usage similaire puisqu’il accuse les tenants de ce type de doctrine de vouloir édifier une « société des travailleurs ou des gueux » [*Arbeiter-oder Lumpen-Gesellschaft*].

– Dans ce même chapitre (p. 189), il donne la parole aux tenants de la Critique (B. Bauer), appliquée à la condition des travailleurs :

Le travail devrait le satisfaire en tant qu’homme : au lieu de cela, c’est la société qu’il satisfait ; la société, elle, devrait le traiter comme un homme et ne le traite qu’en travailleur gueux [*lumpigen Arbeiter*] ou en gueux travailleur [*arbeitenden Lump*].

– Et surtout, dans le même chapitre (p. 195-196), on trouve un usage intensif de ce lexique. Stirner commence par rappeler le rapport de l’Unique à ses semblables : « Je ne reconnais ni ne respecte quoi que ce soit en Toi, ni le propriétaire, ni le gueux, et pas même l’homme, Je veux seulement *T’employer* » ; puis on trouve ce passage capital :

La gueuserie trouve son accomplissement dans le libéralisme humaniste. Nous devons commencer par nous ravalier à la pire gueuserie et à la pire misère pour parvenir à la *particularité* car il faut dépouiller tout ce qui est étranger. Mais rien ne semble plus gueux que l’homme dans sa nudité. Cependant, Je vais plus loin dans la gueuserie quand Je rejette aussi l’homme, dont Je sens bien qu’il M’est également étranger que Je ne puis en tirer aucune vanité. Ce n’est plus seulement de la gueuserie, parce que, le dernier haillon [*Lumpen*] lui-même étant tombé, il ne reste plus que la vraie nudité, le dépouillement total de tout ce qui est étranger. Le gueux a dépouillé jusqu’à sa gueuserie et cessé par là même d’être le gueux qu’il était.

– Dans un passage sur la genèse des idées communistes (p. 309), il explique que « la richesse se déprécie et la misère satisfaite, la gueuserie sans soucis [*der sorglose Lump* : littéralement le gueux insouciant] devient un idéal séduisant ».

– Dans un passage sur le rapport du communisme à la propriété :

On sera un possédant *insouciant* et assuré, précisément en ce que l’on ne cherchera plus sa fortune dans une marchandise, mais dans son propre travail, dans sa capacité de travail, en ce que l’on sera, donc, *un gueux*, un homme d’une richesse uniquement idéale. *Moi*, cependant, Je ne puis Me satisfaire du peu que ma capacité de travail me permet d’acquérir, parce que Mes moyens ne consistent pas seulement dans mon travail. (p. 313)

– Une mention moins décisive de *Lump*, p. 314, dans un passage sur le rapport entre l’argent (comparé à une jeune fille qu’on convoite), bonheur et malheur : « Qui est heureux ramène la fiancée au logis. Gueux, il l’amène en sa demeure, la “société” et lui ravit sa virginité. »

– On retrouve *Lump* et *Lumperei* (traduit chaque fois par gueux et gueuserie) à la fin du livre dans le long chapitre qui porte sur le commerce avec le monde qu’entretient l’Unique, et plus précisément dans un passage dirigé contre le communisme (p. 349 de la traduction française) :

Pour en revenir à la propriété, le maître, c'est le propriétaire. À toi de choisir si Tu veux être le maître ou si c'est la société qui doit être ta maîtresse. Suivant ton choix, Tu seras *propriétaire* ou *gueux*. L'égoïste est propriétaire, l'homme social gueux. Gueuserie ou absence de propriété, tel est le sens de la féodalité, du régime du fief, qui n'a fait, depuis le siècle dernier, que changer de suzerain en mettant « l'homme » à la place de Dieu et en recevant de lui en fief ce qui avait été jusque-là fief de par la grâce divine. Que le principe humaniste fasse aboutir la gueuserie du communisme à la gueuserie la plus gueuse ou absolue a été montré plus haut.

– P. 337-338, on trouve l'adjectif *lumpig* pour caractériser l'attitude de François Ier (la traduction française reproduit la coquille de la première édition allemande en parlant de François II) lorsqu'il dut payer une rançon à Charles Quint pour être libéré :

Si celui-ci fut mesquin en cherchant à lui extorquer le plus possible, François agit, lui, en gueux [*so war es doch lumpig von Franz*] en voulant acheter sa liberté au prix d'une rançon moins élevée, et ses actions ultérieures, parmi lesquelles on trouve encore un parjure, prouvent suffisamment combien l'esprit de marchandage le dominait, faisant de lui un misérable escroc [*lumpigen Betrüger*].

– Et enfin, dans le même chapitre, p. 351, c'est le christianisme qui est identifié à la gueuserie : « L'absence de propriété ou gueuserie, telle est donc "l'essence du christianisme" et de toute religiosité » [ça, c'est une allusion à Feuerbach] ;

La victoire du genre humain est celle du christianisme. Mais le « christianisme découvert » ainsi [il faudrait en fait traduire « dévoilé » : allusion au titre d'un ouvrage de B. Bauer] n'est que la féodalité achevée, le régime féodal embrassant tout, autrement dit – la gueuserie parfaite.

### **Bakounine : *Lumpenproletariat, canaille et révolution***

Le différend entre marxisme et anarchisme sur le rôle social et politique du sous-prolétariat ou prolétariat en haillons (*Lumpenproletariat* ; selon l'expression péjorative qu'emploient Marx et Engels dès la deuxième moitié des années 1840) est aussi ancien que ces deux courants et remonte même à leur préhistoire. Si on en examine les termes, on se rend compte qu'ils sont déjà présents au moment du conflit entre Marx et Bakounine au sein de l'Association internationale des travailleurs (AIT). Dès cette époque, Marx et son entourage suggèrent que c'est l'un des défauts de Bakounine et de ses amis que de s'appuyer sur le *Lumpenproletariat* (alors que, pour eux, celui-ci est particulièrement enclin à jouer un rôle contre-révolutionnaire), tandis qu'à l'inverse ceux-ci s'en prennent à la relégation dont cette catégorie fait l'objet et à la focalisation exclusive de leurs adversaires sur le rôle révolutionnaire du prolétariat industriel (qui préfigurerait la future dictature d'une élite ouvrière sur le reste de la population). Il n'est pas inutile de

revenir sur cette divergence majeure, notamment pour en éclaircir les termes.

L'idée selon laquelle Bakounine, à la différence de Marx, aurait insisté sur le rôle révolutionnaire du *Lumpenproletariat*, allant jusqu'à accuser les ouvriers intégrés dans le monde capitaliste d'embourgeoisement et à prôner une alliance avec des éléments criminels, est un lieu commun de la littérature marxiste. Elle est souvent associée à cette suspicion d'infiltration du mouvement anarchiste par toutes sortes d'éléments louches, d'agents provocateurs, d'espions et de flics. Mais que dit au juste Bakounine du *Lumpenproletariat*, et est-il justifié de mettre sous cette catégorie les éléments dont l'anarchiste russe pensait qu'ils pouvaient être impliqués dans un processus révolutionnaire ?

À reprendre les choses par le début, c'est-à-dire par ce que Bakounine dit effectivement de cette catégorie, l'attribution à l'auteur d'*Étatisme et anarchie* de quelque chose comme une théorie du rôle révolutionnaire du *Lumpenproletariat* peut sembler tout à fait forcée. On peut même avoir le sentiment que la place qu'a pu prendre ce thème dans ce qui s'écrit à propos de l'activité et des textes de Bakounine est à la mesure de sa discrétion. Dans l'abondant, foisonnant et anarchique corpus bakouninien, on ne trouve en tout et pour tout qu'une seule occurrence du terme *Lumpenproletariat*. Celle-ci intervient de surcroît dans un manuscrit inachevé, non publié du vivant du révolutionnaire russe, et dont on ne possède même pas le début : il s'agit du texte que les éditeurs des *Œuvres complètes* de Bakounine ont choisi d'intituler *Écrit contre Marx*, rédigé à l'automne 1872, dans les semaines qui ont suivi l'exclusion de Bakounine et de ses amis hors de l'Association internationale des travailleurs à l'instigation de Marx et de ses alliés. Dans ce texte, Bakounine écrit :

Par *fleur du prolétariat* j'entends surtout et précisément cette grande masse, ces millions de non-civilisés, de déshérités, de misérables et d'analphabètes que M. Engels et M. Marx prétendent soumettre au régime paternel d'un *gouvernement très fort*<sup>13</sup> sans doute pour leur propre salut, comme tous les gouvernements n'ont été établis, on le sait, que dans le propre intérêt des masses. Par fleur du prolétariat j'entends précisément cette chair à gouvernement éternelle, cette *grande canaille populaire*<sup>14</sup> qui, étant à peu près vierge de toute civilisation bourgeoise, porte en son sein, dans ses passions, dans ses instincts, dans ses aspirations, dans toutes les nécessités et misères de sa position collective, tous les germes du socialisme de l'avenir, et qui seule est assez puissante aujourd'hui pour inaugurer et pour faire triompher la révolution sociale<sup>15</sup>.

13 Note de Bakounine : « Ce sont les propres termes dont M. Engels s'est servi dans une lettre fort instructive qu'il a adressée à notre ami Cafiero. » La lettre en question, dont on sait par le *Bulletin de la fédération jurassienne* qu'elle fut écrite à l'automne 1871, est perdue. On sait que, pour la période correspondante, il existe deux lettres d'Engels à Cafiero : les 10 octobre et 2 novembre (voir Marx et Engels, *Correspondance*, vol. XII, Paris, Éditions sociales, 1989, p. 138, note).

14 Note de Bakounine : « MM. Marx et Engels la désignent ordinairement par ce mot à la fois méprisant et pittoresque – Lumpen-Proletariat, le "prolétariat déguenillé", les gueux. »

15 Bakounine, *Écrit contre Marx*, in *Œuvres complètes*, vol. III, Paris, Champ libre, 1975, p. 177-178. Ce texte est également édité par Georges Ribeill dans *Marx/Bakounine, Socialisme autoritaire ou libertaire*, vol. 2, Paris, UGE, 1975, p. 19. Il fut édité pour la première fois par James Guillaume sous le titre *Fragment formant une suite de L'Empire knouto-germanique* dans Bakounine, *Œuvres*, vol. IV, Paris, Stock, 1910, p. 414.

Ce n'est donc que dans une note de ce texte que Bakounine relève l'usage du terme *Lumpenproletariat* par Marx et Engels. Il avait probablement rencontré ce terme dans le *Manifeste communiste* (dans la première partie duquel il apparaît) qui était l'un des rares textes publiés des deux compères et dont Bakounine tirait l'essentiel de sa connaissance des positions de Marx et Engels (bien que celles-ci eussent évolué depuis la rédaction du *Manifeste*, en 1847). Il est probable néanmoins que Bakounine ait eu vent de ce que ce terme était couramment utilisé dans l'entourage de Marx comme une épithète stigmatisante, voire qu'il ait eu connaissance de l'élargissement considérable que cette catégorie avait fini par prendre chez Marx lui-même, où elle en vient, à l'époque même où Bakounine écrit ce texte, à désigner toute forme de déclassement. Est-ce à dire pour autant qu'on pourrait s'appuyer sur ce texte pour repérer un accord fondamental de Marx et de Bakounine sur l'existence d'un *Lumpenproletariat* et un désaccord tout aussi fondamental sur son rôle social et politique ? Dans cette hypothèse, Marx aurait cerné d'une manière pertinente un groupe social qu'il aurait stigmatisé, et Bakounine se serait contenté de reprendre cette identification mais pour en inverser l'appréciation. Mais, précisément, quels sont les contours de la population recouverte par cette appellation, et peut-on vraiment dire que Bakounine accepte la catégorisation marxienne ?

Plutôt que d'aller chercher chez Bakounine l'envers de l'introuvable doctrine marxienne du *Lumpenproletariat*, il est plus intéressant de souligner que, dans le texte qu'on vient de citer, Bakounine se livre à deux opérations. La première consiste à décoder et traduire les mots de Marx et Engels, c'est-à-dire à souligner d'emblée la connotation infamante de ce qualificatif, puis à l'associer à des termes français correspondants, la canaille et les gueux. La seconde consiste, dans une opération typique d'une forme de retournement du stigmaté, à renverser les termes de l'appréciation : qualifier cette catégorie de « fleur du prolétariat ». Revenons un moment sur ces deux opérations. La traduction de *Lumpenproletariat* par « gueux » et « canaille populaire » vise à signifier l'identification du peuple à sa partie considérée comme la plus vile : c'est le bas peuple. Or, dans la culture ouvrière de l'époque, notamment en France, on a coutume de renverser les termes : n'oublions pas que la chanson *la Canaille*, qui contient la fameuse antiparastase « c'est la canaille, eh bien j'en suis ! », fut écrite par Alexis Bouverier en 1865 et connut un grand succès. Mais on trouve un semblable retournement du stigmaté quelques années auparavant chez Joseph Déjacque<sup>16</sup>. Dans le contexte de la polémique, traduire *Lumpenproletariat* par « canaille » permet à Bakounine d'assimiler la catégorisation marxienne à un regard sur le peuple empreint de respectabilité bourgeoise.

Dès lors, au-delà des nécessités de la polémique, peut-on considérer que le terme de *Lumpenproletariat* conserve une pertinence chez Bakounine ? Autrement dit, pour le révolutionnaire russe, un rôle spécifique revient-il aux différentes populations qui sont ainsi rangées par Marx sous cette appellation ? C'est l'opinion d'un certain nombre de

---

<sup>16</sup> Par exemple dans le poème *Baronnie et jacquerie modernes* (Nemesis), daté de 1857 et publié dans n° 19 du *Libertaire* le 26 novembre 1859, qui évoque « Nous autres, la canaille » (voir Joseph Déjacque, *À bas les chefs*, Paris, La Fabrique, 2016, p. 194).

spécialistes de Marx, et notamment de ceux qui se sont occupés de mettre en rapport ce que le penseur allemand écrivait du *Lumpenproletariat* avec la valorisation par Bakounine du rôle révolutionnaire des déclassés<sup>17</sup>. Ainsi, dans un article qui a pour principal mérite de situer l'opposition entre marxisme et anarchisme non seulement sur le plan de l'opposition à l'État mais aussi sur celui de la conception du processus révolutionnaire et de son agent, Nicholas Thoburn peut écrire :

Bakounine considère l'intégration des ouvriers dans le capital comme *destructeur* de forces révolutionnaires plus primaires. Pour Bakounine, le modèle du révolutionnaire se trouve dans le milieu paysan (présenté comme doté d'anciennes traditions insurrectionnelles et d'un modèle communiste dans sa forme *actuelle* d'action – la commune paysanne), et parmi la jeunesse éduquée sans emploi, dans diverses sortes de « marginaux » issus de toutes classes, brigands, voleurs, masses paupérisées, et ceux qui se trouvent dans les marges de la société et ont échappé au travail industriel, en ont été exclus ou n'ont pas encore été soumis à sa discipline – en bref, tout ce que Marx chercha à inclure dans la catégorie de *Lumpenproletariat*<sup>18</sup>.

Au-delà des approximations qu'il contient à propos de Bakounine, cet article voit peut-être juste en tant qu'il cible la question de l'intégration. L'une des ambiguïtés majeures du terme de *Lumpenproletariat* chez Marx (et qui empêche d'ailleurs qu'on puisse parler de concept proprement dit), c'est qu'il sert à désigner aussi bien un défaut d'intégration dans la société capitaliste qu'une désintégration produite par cette même société. Or ces deux composantes semblent bien se retrouver chez Bakounine. Ce qui est contesté fondamentalement par le révolutionnaire russe, c'est l'idée typiquement marxienne selon laquelle l'évolution immanente du capitalisme conduirait à sa destruction et à son dépassement. Le mode de production capitaliste, au travers d'une classe ouvrière de plus en plus nombreuse et organisée, est ainsi censé produire ses propres fossoyeurs, mais aussi favoriser, au travers de la concentration de l'industrie, la propriété collective des moyens de production<sup>19</sup>. Le rôle que Bakounine reconnaît aux éléments non intégrés au mode de production capitaliste est le signe que, pour lui, la révolution ne saurait venir de l'intérieur du système, elle réclame un élément d'extériorité. Les germes du socialisme ne sont pas présents dans le capitalisme, mais dans ce qui lui résiste. Pour le dire en des termes plus contemporains, il faut bien que certaines populations, mais aussi que certains secteurs de nos vies n'aient pas été colonisés par le capitalisme pour que puisse naître en nous le désir de le renverser.

Toutefois, un examen plus attentif du passage de l'*Écrit contre Marx* dans lequel Bakounine fait l'éloge du *Lumpenproletariat*, mais aussi la prise en compte de sa pratique militante conduit à préciser encore les choses. En effet, dans l'extrait en question, Bakounine ne considère pas du tout la « canaille » comme une population marginale –

---

17 Sur ce rôle, je renvoie à ma contribution (« Déclassement et révolution chez Bakounine ») au recueil édité par le CIRA de Lausanne, *le Refus de parvenir*, Paris, Nada, 2015.

18 Nicolas Thoburn « Difference in Marx : the lumpenproletariat and the proletariat unnamable », *Economy and Society*, vol. 31, n° 3, août 2002, p. 445 (nous traduisons).

19 C'est notamment ce qu'explique Marx dans la section de l'avant-dernier chapitre du premier livre du *Capital* consacrée à la « tendance historique de l'accumulation capitaliste ».

en tout cas numériquement parlant puisqu'il est question de plusieurs millions de personnes. Il serait d'ailleurs étonnant que Bakounine eût insisté dans ses écrits sur le rôle essentiel des marginaux, alors même qu'en tant que militant révolutionnaire, il était entouré d'ouvriers, souvent très qualifiés – par exemple les horlogers du Jura. Si l'on prête attention aux autres écrits dans lesquels Bakounine fait l'éloge de la « canaille », on se rend compte que celle-ci signifie tout simplement pour lui « le peuple » en tant qu'il n'est pas civilisé, c'est-à-dire apprivoisé par les mœurs bourgeoises <sup>20</sup>.

Dès lors, dans la citation de l'*Écrit contre Marx*, ce qui est tout aussi important que la mention du *Lumpenproletariat*, c'est l'opposition à la civilisation bourgeoise. Il y a sur ce point dans l'itinéraire de Bakounine une continuité remarquable, puisque dès ses premiers textes révolutionnaires, dans les années 1840, Bakounine insiste sur l'existence de populations vierges de toute civilisation, des populations qu'il qualifie encore de barbares. Sur un plan national, ce sont notamment les peuples slaves qui sont ainsi qualifiés, mais Bakounine n'hésite pas à qualifier le prolétariat de « barbares de l'intérieur <sup>21</sup> ». Le modèle retenu pour penser le passage d'une civilisation à une autre est ici celui des invasions barbares qui ont abattu l'Empire romain. Ce que redoute dès lors Bakounine, notamment lorsqu'il évoque un possible embourgeoisement d'une partie de la classe ouvrière, c'est que cet élément barbare qui se trouve dans le prolétariat se trouve proprement civilisé – ce que l'on peut décrire par le terme d'intégration. Mais dès lors, le *Lumpenproletariat*, si ce terme garde encore un sens hors de la polémique avec Marx, n'est pas tant composé d'éléments qui se sont détachés du prolétariat pour se tenir éventuellement à la disposition de la réaction qu'il ne représente cette partie du prolétariat qui est rétive à la civilisation bourgeoise – celle qui séquestre son patron au lieu de s'asseoir sagement à la table des négociations. Pour le dire autrement, Bakounine n'établit pas de coupure entre prolétariat et sous-prolétariat et il ne se contente pas d'inverser les termes de la dépréciation marxienne – comme si, ainsi qu'on le lit parfois, il faisait d'une catégorie sociale considérée par Marx comme contre-révolutionnaire une avant-garde révolutionnaire.

Il reste néanmoins, et c'est bien ce qui nous intéresse ici, que si Bakounine cherche à combler le fossé entre prolétariat et sous-prolétariat, cela implique que soit pensé le rapport que les révolutionnaires entretiennent avec les marges sociales. On trouve bien chez Bakounine une mention du rôle révolutionnaire que peut jouer « le monde des vagabonds, des brigands et des voleurs », mais c'est à propos de la Russie qu'il a insisté sur ce point, notamment parce qu'il estimait que ce monde était « profondément enraciné

---

<sup>20</sup> Ainsi en 1869, dans une série d'articles sur la « Politique de l'Internationale », Bakounine explique que par « peuple », il entend « le bas peuple, la canaille ouvrière » (in Bakounine, *le Socialisme libertaire*, Paris, Denoël, 1973).

<sup>21</sup> Cette insistance sur le rôle des barbares dans la révolution sociale rapproche incidemment Bakounine d'un auteur comme Ernest Cœurderoy dans *Hurrah ou la révolution par les cosaques* (1854). Dans *Bakounine et le panslavisme révolutionnaire* (Paris, Marcel Rivière, 1948, p. 249), Benoit P. Hepner signale un article de Marx de décembre 1848 dans lequel celui-ci fait expressément des Slaves le *Lumpenproletariat* des nations, en raison de l'usage par la monarchie autrichienne de bataillons slaves (notamment croates) pour écraser les soulèvements ouvriers et démocratiques en Europe centrale.

dans votre vie populaire et constitua[it] un de ses principaux phénomènes <sup>22</sup> ». Dans la longue lettre de rupture qu'il adresse à Netchaïev le 2 juin 1870, et qui est un document capital pour comprendre la conception que se faisait Bakounine du processus révolutionnaire, celui-ci l'admet : « Utiliser le monde des brigands comme instrument de la révolution populaire [...] est une tâche difficile », et il avoue que les hommes de sa génération « en sont incapables » en raison de leur éducation. Mais plus loin, il explique ce que signifie cette utilisation révolutionnaire des brigands :

Aller vers les brigands ne signifie pas devenir soi-même un brigand et rien qu'un brigand ; cela ne signifie pas partager leurs passions, leurs misères, leurs mobiles souvent odieux, leurs sentiments et leurs actes ; cela signifie leur donner une âme nouvelle et éveiller en eux le besoin d'un but différent, d'un but populaire ; ces hommes farouches et durs jusqu'à la cruauté ont une nature vierge, intacte et pleine de vitalité, et par conséquent accessible à une propagande vivante, si tant est qu'une propagande bien entendue vivante et non doctrinale ose et puisse les approcher <sup>23</sup>.

En tant qu'il est question de mobiliser des éléments criminels au service de la révolution, on semble ici se trouver au plus près d'une valorisation par Bakounine de ce que Marx et Engels qualifient de *Lumpenproletariat*. Toutefois, avant d'annexer Bakounine à un imaginaire romantique de la marge révolutionnaire – que ce soit d'ailleurs pour lui en faire crédit ou grief –, on ne doit pas perdre de vue que cette prise en compte du « monde des vagabonds, des brigands et des voleurs » se fait sur le fond de l'enracinement de cette population dans la vie populaire russe. Or de Stenka Razine à Pougatchev, l'histoire russe est parsemée d'épisodes au cours desquels des entreprises plus ou moins criminelles se sont transformées en insurrections populaires et en sont venues à menacer le pouvoir – mais on pourrait sans doute en dire autant des soulèvements autour de Mandrin ou de Cartouche dans la France des XVIIe et XVIIIe siècles. On remarquera que dans la description qu'en fait Bakounine, on retrouve un certain nombre de traits qu'il attribue à une nature populaire non encore domestiquée, « nature vierge, intacte, et pleine de vitalité ». C'est donc en tant qu'elle est une composante de la vie populaire, et non en tant qu'elle se situe en marge de la société, que Bakounine considère cette population criminelle comme pouvant constituer une force d'appoint pour les révolutionnaires.

Au rebours de ces deux attitudes symétriques consistant à valoriser ou à stigmatiser les marges, Bakounine insiste donc sur le rôle de ce qui est communément disqualifié par la civilisation bourgeoise comme « canaille populaire. » Dès 1868, il s'oppose alors à ces révolutionnaires

qui ont une si grande habitude de l'ordre créé par une autorité quelconque d'en haut et une si grande horreur de ce qui leur paraît les désordres et qui n'est autre chose que la franche et naturelle expression de la vie populaire, qu'avant même qu'un bon et salutaire désordre se soit produit par la révolution, [ils rêvent] déjà la fin et le musellement par l'action d'une autorité quelconque qui n'aura de révolutionnaire que le nom.

---

<sup>22</sup> Bakounine, *Œuvres complètes*, Paris, vol. V, Champ libre, 1975, p. 229.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 234.

La révolution doit au contraire se définir comme « le déchaînement de ce qu'on appelle aujourd'hui les mauvaises passions » et comme « la destruction de ce qui dans la même langue s'appelle "l'ordre public" <sup>24</sup> ».

Revenons une dernière fois sur ce que nous enseigne cette préhistoire du marxisme et de l'anarchisme sur les différends entre les deux courants touchant à l'appréciation du rôle révolutionnaire de telle ou telle composante de la population. Même s'il est sans doute important de ne pas réduire le conflit entre Marx et Bakounine à l'opposition entre étatismisme et anarchie, même s'il est nécessaire de prendre en compte leurs conceptions respectives du processus révolutionnaire et des agents qui y sont impliqués, il faut surtout considérer que les termes dans lesquels le problème est posé par les deux auteurs (mais peut-être aussi par les deux courants qui émergeront par la suite) ne sont pas les mêmes. Dire qu'il existe un différend entre Marx et Bakounine sur l'identification du sujet révolutionnaire n'est pas exact, car cette question ne se pose en fait que pour le marxisme. On ne trouve pas dans l'anarchisme cette méditation recuite sur l'identité du sujet révolutionnaire, sur sa position objective de classe, distinguée de sa conscience subjective, sur la manière dont la conscience révolutionnaire lui vient (du dedans ou du dehors ?). Plus profondément encore, on peut considérer qu'au moins toute une partie du mouvement anarchiste se distingue d'une analyse des processus révolutionnaires en termes de classes, si on entend par là qu'il faudrait attendre d'une classe formée au sein du mode de production capitaliste le renversement de ce même mode de production. L'insistance sur le peuple, sur la vie populaire, que les marxistes ont longtemps raillé chez Bakounine comme l'expression théorique, au choix, des petits-bourgeois, des déclassés ou du *Lumpenproletariat*, doit être reconsidérée : dans un processus révolutionnaire, on assiste souvent à une levée au moins temporaire des barrières de classe, à une dissolution dans le mouvement des identités de classe : c'est parce qu'on cesse, au moins pour un moment, d'être un ouvrier, un étudiant, un chômeur ou un vendeur de chaussures que l'on devient un révolutionnaire. Et c'est dans ces moments de fraternisation inattendue entre étudiants et trimards, entre chercheurs précaires et femmes de ménage, que se donne à voir dans le présent l'éclat du monde sans classes qui pourrait être.

L'anarchiste allemand Gustav Landauer est sans doute l'un de ceux qui prolongent le plus explicitement cette tradition anarchiste, lui qui, dans son *Appel au socialisme* <sup>25</sup>, soulignait que ce ne serait pas le prolétariat en tant que tel qui ferait la révolution : le prolétariat n'était pas la solution du problème, mais une partie du problème, précisé-

<sup>24</sup> *Programme et objet de l'organisation révolutionnaire des Frères internationaux* (automne 1868), p. 4.

<sup>25</sup> « Le socialisme veut abolir le prolétariat et n'a donc pas besoin de trouver qu'il s'agirait d'une institution bienfaitrice pour l'esprit et le cœur de tous les intéressés », écrit Landauer dans ce texte (traduction en cours par J.-C. Angaut et A. Lucet). Voir Gustav Landauer, *Aufruf zum Sozialismus* [1908], in *Ausgewählte Schriften*, Band 11, Lich/Hessen, Verlag Edition AV, 2015, p. 96. Voir édition À *Contretemps*, n° 48, mai 2014 : « L'«Avant propos à la première édition» (1911) et la «Préface à la deuxième édition, dite édition de la Révolution» (1919) de l'*Appel au socialisme*, de Gustav Landauer, sont donnés, ici, dans la traduction de Jean-Pierre Laffitte, publiée dans le numéro 27 (juin 2007), p. 20-106, de la revue de François Bochet (*(Dis)continuité*). »

ment parce qu'il était engendré par la division en classes de la société capitaliste, entre propriétaires de moyens de production et ceux qui étaient réduits à la vente de leur force de travail. Il faut être autre chose qu'une force de travail marchandable pour renverser la société bourgeoise, et cette autre chose, cela s'appelle l'esprit de révolte et le désir de liberté, le refus de l'ordre hiérarchique et la volonté de se liguer librement avec d'autres. Pour Landauer, ce n'était d'ailleurs pas des révolutionnaires désignés comme tels par leur position objective et leur conscience subjective de classe qui faisaient la révolution, c'était bien plutôt les révolutions qui, en défaisant des prolétaires, faisait des révolutionnaires <sup>26</sup>.

Il n'y a donc pas lieu de chercher dans l'anarchisme une théorie qui, prenant le marxisme à rebrousse-poil, ferait l'éloge du *Lumpenproletariat* comme force révolutionnaire par excellence – et d'ailleurs, peut-être désireux de ne pas employer les mots de ses adversaires marxistes, Landauer ne fait pas usage, à ma connaissance, du terme *Lumpenproletariat* <sup>27</sup>. Bien plutôt, on trouve dans ce mouvement une remise en cause fondamentale des catégories par lesquelles le marxisme appréhende la réalité sociale et sa possible transformation révolutionnaire. Qu'on me permette pour conclure une hypothèse : lorsque les marxistes prétendent restituer le rôle que jouerait le *Lumpenproletariat* chez les anarchistes en général et Bakounine en particulier, on peut avoir parfois l'étrange impression qu'ils évoquent en fait ce qu'un certain Karl Marx écrivait, au début de l'année 1844, dans une *Introduction à la critique du droit politique hégélien* à propos du prolétariat comme dissolution de la société dans l'une de ses composantes. Dans ce texte, Marx suggérait en effet que la seule possibilité d'une émancipation radicale résidait désormais dans l'émancipation d'une classe qui soit en même temps une non-classe, dont les membres soient victimes d'une injustice qui n'est pas particulière mais universelle, et se trouvent dès lors réduits à leur simple statut d'êtres humains – de sorte que leur émancipation signifierait en même temps l'émancipation de l'humanité tout entière. Quelque inconsistante qu'elle soit par ailleurs <sup>28</sup>, cette théorie pourrait bien illustrer une valorisation du sous-prolétariat comme élément de dissolution immanent à la société capitaliste. Or ce n'est pas du tout ce que défend quelqu'un comme Bakounine dans les textes où il fait l'éloge de la canaille ouvrière : il n'y a rien à attendre de l'auto-dissolution de la société capitaliste, il y a à fédérer ce qui lui résiste et ce qui lui échappe.

\* \* \*

---

<sup>26</sup> « Il n'y a de révolutionnaires que dans les masses, lorsqu'il y a une révolution », écrit-il encore dans *l'Appel au socialisme (Aufruf zum Sozialismus)*, *ibid.*, p. 92.

<sup>27</sup> On le trouve en revanche employé par son ami Erich Mühsam, mais celui-ci met toujours le mot entre guillemets ou parle de « soi-disant *Lumpenproletariat* ».

<sup>28</sup> Sur l'extrême instabilité du propos marxien à cette période de jeunesse, voir Emmanuel Renault, « Réaliser et transformer la philosophie », in *Marx et la philosophie*, Paris, PUF, 2014.

Aux propos de Jean-Christophe Angaut, j'ajoute qu'on peut porter au crédit de Bakounine son sens illimité de la liberté qui fonde sa pensée, telle qu'il n'y a pas d'exclusion théorique à cette liberté. Les déshérités sans qualification professionnelle ni emploi stable sont éligibles au banquet de la révolution, en tant que déshérités et ne sont pas excluables, parce que déshérités.

On voit ici, grâce à ces divers spécialistes, que le concept de *Lumpen*, assis par Engels et repris maintes fois dans l'œuvre de Marx aux divers stades de sa pensée, depuis le jeune Marx jusqu'au vieux Marx, malgré la relative notoriété de ce concept, n'est pas en réalité très net. Pas davantage d'ailleurs chez son détracteur principal, Bakounine. Certes, des contours sont ébauchés pour approcher le phénomène, mais une marge d'improvisation reste ouverte. Jean Christophe Angaut nous a alerté sur les résonances fugitives du *Lumpen* bakouninien chez d'autres penseurs anarchistes, notamment allemands, Mühsam et Landauer.

Mais c'est chez un autre auteur, postérieur à Bakounine, que j'ai trouvé la plus précise définition : Mecislas Goldberg. Cet auteur s'est illustré comme un météore dans le ciel parisien de la fin du XIXe siècle, par ses fulgurances sur divers sujets. Ici, nous nous intéressons à son journal, *le Trimard* et *Sur le trimard* qu'il fait paraître durant les ultimes années du siècle, de 1895 à 1898<sup>29</sup>.

Le tout premier numéro du 4 juillet 1895 de *Sur le trimard, organe des revendications des sans-travail* pose, comme il se doit, un éditorial annonçant la couleur :

Considérant que dans la société moderne la productivité en général est exprimée par le travailleur, devenu salarié.

Que la productivité la plus grande est exprimée par le salarié non professionnel, privé de tout métier fixe et formant l'armée des sans-travail.

Considérant de plus que cette forme de production est la dernière venue et celle de demain, que la majorité de la classe productive passera peu à peu du côté du prolétariat non professionnel, que le prolétariat non professionnel réfléchit la liberté individuelle de l'homme basée sur l'asservissement de la machine très-perfectionnée.

D'entrée, nous sommes confrontés à une contre-analyse de Marx : l'avenir de la révolution c'est le lumpenprolétariat. Si cette pensée n'est pas encore à ce stade explicitement formulée, nous la trouverons sans tarder un peu plus loin dans le journal. C'est bien de cela qu'il s'agit : distinguer ce prolétariat en haillons comme le segment social le plus digne de tout avenir politique.

Deuxième postulat de Mecislas Goldberg à l'appui de sa conviction :

Nous nous opposerons contre tous ceux qui, d'une forme générale de la résolution du conflit entre le travail et le capital, veulent la réalisation d'une forme économique

---

29 Pour en savoir plus sur Mecislas Goldberg, voir René Bianco, « Inventaire de la presse anarchiste », thèse d'histoire, 1980. Voir aussi *les Révoltes logiques*, 1978. Et pour une biographie, voir Catherine Coquio, *Mecislas Golberg : kaléidoscope*, Paris, Revue des lettres modernes, 2010, et Caroline Granier, « Nous sommes des briseurs de formules » : les écrivains anarchistes en France à la fin du dix-neuvième siècle, Paris, Université Paris-VIII, 2003.

vécue représentée par la population autoritaire et rétrograde du prolétariat professionnel, syndiqué et organisé par le métier, au prix de l'esclavage du prolétariat libertaire et sans profession, attaché à la production machiniste et créeront ainsi une forme nouvelle de l'exploitation du travail fécond par le travail pauvre.

Dans cette proposition, le postulat marxiste sur le *Lumpen* est inversé. C'est surtout à la lumière de l'actualité que l'audace de cette pensée résonne car, dans la crise actuelle du capitalisme financier, tous les métiers réglementés sont menacés. La crise mondiale tend vers une dérégulation générale des emplois et coutumes salariées acquises au XXe siècle, pour revenir à un *statu quo ante* de dérégulation complète, où les sans-travail, sans qualification et sans emploi fixe seront majoritaires, et les détenteurs des qualifications et emplois fixes, seront minoritaires, et bientôt vus comme des privilégiés. En outre, la menace généralisée sur l'emploi fait de ces « privilégiés » des éléments peu enclins à la contestation et à la rébellion par crainte de perdre leur emploi. À ce titre-là, Mécislas Goldberg mérite notre attention.

Nous déclarons admettre et proclamer comme base de la propagande et comme principe de la liberté, les intérêts et la mentalité des sans-travail et des gueux dont la vie et les aspirations reflètent seules les intérêts de l'ensemble du groupe social qui a conquis la matière, qui produit beaucoup et facilement et qui depuis des siècles est l'objet des duperies et des leurre des exploiters du désespoir, qu'ils s'appellent chrétiens, bourgeois ou socialistes.

Ayant admis comme base de notre conception sociale les intérêts des plus faibles, des plus malheureux et cependant des plus humains et des plus utiles, nous n'avons d'autre critique à faire que la négation de tout ce qui constitue la vie moderne, car seul le conflit de la pauvreté absolue avec la richesse relative peuvent régénérer la société.

La pensée sociale de Mécislas Goldberg s'étend à toute la société. Le voilà exhortant « les gueux de la pensée » :

Nous faisons appel à tous ceux qui créent pour le plaisir de créer, qui pensent pour la beauté de la pensée... Que les trimardeurs de toutes formes viennent s'unir à nous pour déclarer la fécondité de l'homme <sup>30</sup>.

Cet organe des sans-travail s'intéresse donc particulièrement au chômage. Chaque numéro dispose d'une « chronique du chômage » fournie, relative à d'autres pays européens, Allemagne, Grande-Bretagne (les sans-travail anglais et l'armée du salut), Espagne. Et une rubrique : « Pourquoi on ne travaille pas » : « Les sans-travail, c'est la voyoucratie de Karl Marx, selon le manifeste du Parti communiste, c'est aussi la canaille selon Liebknecht... » Aujourd'hui, poursuit l'auteur,

la précarité ne permet pas au chômeur de se syndiquer. Autrefois, le chômage n'était qu'une maladie passagère. Aujourd'hui, c'est la base même de la production. Le capital pour vivre a besoin des sans-travail. Le travail est irrégulier et le chômage fréquent. Pourquoi cela ? Les uns attribuent le chômage au progrès du machinisme, les autres à

---

<sup>30</sup> BNF Ic2 C8 14.

celui du capitalisme. Les troisièmes à l'amélioration du sort d'une partie de la classe ouvrière. [...] On ne travaille pas à cause même du progrès [...] La machine nous apprend chaque jour que le travail n'a pas besoin de morale. Nous travaillons pour ne pas mourir de faim. La misère des sans-travail prouve que dans la société moderne le travail le plus fécond et le plus perfectionné est le moins rétribué en raison même de ses qualités <sup>31</sup>.

Mecislas Goldberg n'a pas de mots assez enthousiastes pour exalter les sans-travail :

Féconder la foule créatrice et essentiellement libertaire des vagabonds du travail qui sont pour la nouvelle économie ce qu'est l'électricité pour la physique : une force intense, puissante et peu coûteuse <sup>32</sup>.

À la même époque que Brecht, une auteur inconnue écrivait une saga du *Lumpen* en de tout autres termes que son contemporain. Evguenia Iaroslavskaïa-Markon est sortie de l'oubli grâce à l'historienne Antonina Sotchina, un bel oubli bien cadenassé puisqu'elle fut fusillée en 1931 aux îles Solovski, goulag soviétique, à l'âge de 29 ans. Parmi ses diverses qualités, cette femme était anarchiste, mieux, individualiste stirnérienne, et comme tant de révolutionnaires russes de nous connus, elle était issue d'une lignée distinguée, lettrée, et juive de Petrograd. Elle fut aussi, nous conte son présentateur l'écrivain français Olivier Rolin, « voleuse » ! Son compagnon et mari, non moins anarchiste qu'elle, était aussi poète. Alexandre Iaroslavski fut fusillé six mois avant elle <sup>33</sup>. En février 1917, Evguenia Markon a quinze ans. Elle prend fait et cause pour les prisonniers de droit commun et participe à leur libération de la prison de Petrograd. Elle est lycéenne. Elle critique tôt le bolchevisme qu'elle juge « des bourreaux », et qualifie l'insurrection de Kronstadt, en 1921, « de vraie révolution, et non pas une révolution bolchevique abrutie par le pouvoir », pouvoir soviétique qu'elle condamne comme « contre-révolutionnaire ». Et c'est alors qu'elle définit qui sont les hommes de la révolution.

C'est la classe qui ne pourra jamais détenir le pouvoir, cette classe est le Lumpenproletariat [...] qui participe réellement à toutes les révoltes et révolutions et qui se trouve écarté dès que le mouvement qu'il soutient triomphe [...] Le monde du crime fournit les cadres essentiels pour les hommes de la révolution, avec des éléments de la bohème littéraire.

En 1922, elle a vingt ans et rencontre Alexandre Iaroslavski, anarchiste biocosmiste. Ils œuvrent ensemble, par l'écrit et par des conférences, notamment antireligieuses. En 1925, âgée de vingt-trois ans, ses pieds sont fauchés par un train, elle est amputée, « détail » qu'elle jugea secondaire dans son autobiographie et qui n'entrava nullement sa détermination. Lors d'un séjour en Allemagne, elle rédige des articles dans

---

<sup>31</sup> *Le Trimard*, n° 3, 8° R15244, BNF, p. 3.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>33</sup> Evguenia Iaroslavskaïa-Markon, *Révoltée*, récit, Paris Seuil, coll. Fictions, 2017.

la presse de l'émigration russe sur le thème des va-nu-pieds et de la pègre. Puis le couple séjourne deux mois à Paris, où ils retrouvent Alexandre Berkman et Voline, qu'elle qualifie de théoricien du makhnovisme. Son itinéraire intellectuel et politique est explicitement anarchiste, il ne s'agit aucunement d'une exaltée isolée qui délirerait sympathiquement. Evguenia Markon resta cohérente toute sa courte vie sur ses sujets de prédilection. À Paris, elle s'intéresse aux clochards, elle estime les « Apaches » et envisage de rencontrer Makhno pour comploter ensemble, « un jeu amusant en Ukraine, un jeu acharné, un jeu de gauche véritablement révolutionnaire et révolutionnaire à la manière des hors-la-loi ». Mais Iaroslavski décide de rentrer en URSS, au risque d'y être fusillé, ce qu'il choisit, et ce qui ne manque pas de se produire. Dès lors, Evguenia « rallie le monde de la racaille » pour apprendre le métier de voleuse. Elle dort à la rue et

rêve d'organiser un comité politique des malfrats, en dehors de tout parti, réunissant tous les éléments antisoviétiques ou simplement hors-la-loi qui se donnerait pour but de libérer les lieux de réclusion, tout d'abord les condamnés à mort, puis de manière générale les prisonniers les plus importants, aussi bien politiques que de droit commun [...] Mendiants, petits voleurs, prostituées sans domicile, c'est là que j'ai trouvé ma famille au sens plein du terme <sup>34</sup>.

En attendant que les écrits de cette anarchiste russe soient rassemblés et traduits, et sa biographie complétée sans condescendance, nous disposons de ces fragments politiques sans ambiguïté. Ils offrent l'intérêt en outre de résulter de l'élaboration sur le vif de sa pensée antisoviétique, au cœur même de la révolution. De sa pratique, Evguenia Iaroslavskaïa-Markon a formulé sa pensée, et sa pensée a conduit sa pratique.

Ce vaste tour d'horizon autour du *Lumpen* était nécessaire pour ne pas s'en tenir comme usuellement à des caricatures et des approximations. On retient en particulier les contours fluctuants du terme de *Lumpen*, qui passe à travers de nombreuses figures désocialisées ou hors-normes et généralement incontrôlables. Dans ce dernier exemple avec Evguenia Iaroslavskaïa, il s'agit du « monde du crime ». En d'autres cas, il s'agit de sans-emploi comme chez Mecislas Goldberg, les uns n'étant pas assimilables aux précédents, sauf à criminaliser toute marginalité. C'est pourquoi la question reste ouverte de savoir si l'on peut qualifier le *Lumpen* de concept, ou s'il ne s'agit pas plutôt d'un fourre-tout hâtif qui indique surtout l'embarras devant un phénomène imprévu ou inclassable dans des catégories de pensée trop étroites. C'est dans la littérature désormais qu'on trouve les défenses et illustrations les plus puissantes du *Lumpen*.

**Claire AUZIAS**

Extraits de *Trimards : « Pègre » et mauvais garçons de Mai 68*, Atelier de Création Libertaire, 2017, p. 275-302.

---

34 Toutes les citations proviennent de l'autobiographie d'E. Iaroslavskaïa-Markon, *Révoltée*, op. cit.